

Au fil de la guerre - la petite épicerie du Barullu



C'est l'épicerie de ma mère depuis 1920... Dans cette boutique, la guerre aidant, les choses se compliquent à partir de 1942. Il y a tout d'abord les tickets d'alimentation venus s'ajouter à l'achat. C'est comme ça ! Les restrictions sont là. Au paiement s'ajoutent les tickets de rationnement.

Ces mêmes tickets serviront ensuite au réapprovisionnement de la marchandise près de l'épicerie en gros.

La livraison

Jusqu'alors, les chariots hippomobiles (à quatre roues) apportaient la commande, suite à la visite du représentant. C'est terminé. Il n'y a plus de déplacement même pour la fourgonnette grise de M Jestin, ce marchand de bonbons situé place de la Médiance (Saint Louis). Pour le commerce, le problème est le réapprovisionnement. Les friandises ou la boisson ne sont pas indispensables, mais comment faire pour le reste ?

La voiture à bras

C'est l'idée de mon père, en retraite depuis 1924. Charpentier dans la marine et pour tout vous dire, ancien fusilier-marin de la brigade Ronarc'h (Dixmude 1914) il ne manque pas de dynamisme. Il va fabriquer une voiture à bras. Les roues ont été trouvées et achetées à la Salle des Ventes, rue du Château à Brest. Le forgeron, Olivier Nicolas, réalisera les fourches mécaniques d'adaptation. Et la volonté ? Mes parents l'ont, changement de programme en vue...

De Saint Pierre à Saint Martin et retour

Mon père a alors 62 ans, fatigué certes, par la guerre de 14/18, mais heureux d'en être revenu. Après 25 ans de marine, il a toujours refusé les emplois qui lui étaient proposés. En ce temps là, l'espérance de vie était bien moindre. Soixante deux ans correspondent à quatre vingt ans aujourd'hui. Et la voiture dans tout ça ? Représentez-vous le trajet pour aller là-bas en haut de la rue Jean Jaurès, au niveau du Celtic. Eh oui ! Aller et retour en une demi-journée, poussant ou retenant la voiture. Quelquefois, c'étaient les alertes, mais pas d'abri en vue, ou bien le pont ouvert pour une heure et puis, encore cette côte du Grand Turc qui n'en finit pas de monter, sans oublier le tram et ses rails.

Dans la grande solidarité de l'époque, mon père prenait également la commande, tout ou partie, de sa concurrente Mme Lescop, face à la route du Crugel. Elle

avait un jeune enfant et ne pouvait se déplacer. Je l'ai aidé bien sûr, le pauvre père. Que c'était dur la côte ! Le service de la clientèle le voulait : mères de famille en détresse, mari prisonnier ou déporté et bien d'autres cas sociaux, dont il s'occupait également.

Les travailleurs forcés

La base sous-marine s'achevait. Des files de prisonniers passaient matin et soir, à partir de Montbarey ou d'ailleurs, encadrés par des militaires de l'organisation TODT (groupe de génie civil et militaire de l'Allemagne nationale-socialiste). Mon souvenir va surtout vers les

colonnes de Russes en guenilles, au pas volontaire et très lent. Ils allaient, comme ça, à la rencontre de leur destin. Quelle tristesse ! Puis, tout d'un coup, la tête du cortège entonnait un chant de leur pays : chant guttural repris en chœur. J'en ai encore le frisson. Que c'était beau et triste. Parfois, défiant les gardiens, un homme s'échappait et pénétrait dans la boutique pour se cacher derrière le comptoir. L'épicière, ma mère, avait un sang-froid à toute épreuve, le service continuait. Puis le fuyard reprenait la route en remerciant du regard. Je me souviens également d'un Hollandais qui s'était pris d'amitié pour notre famille. Travailleur réquisitionné, mais

libre, il nous apportait parfois un sac de bois, le charbon étant lui aussi contingenté. Ma mère, si affable, lui donnait un camembert, quitte à s'en priver elle-même. Il en raffolait !

Et pour finir...

Ajoutez à cela les alertes aériennes, les pannes de courant, le bruit des canons et des bombes et puis encore, ces gens qui viennent se réfugier dans la boutique. Voilà l'aspect de ces moments tragiques et les souffrances de notre population.

Une grande tristesse, pour Mme Lars, qui croyait entendre son fils Émile, quand les avions passaient au-dessus de nous. Celui-ci avait été porté disparu, en 1940, lors des combats de Norvège sur le contre-torpilleur Bison. Cette admirable maman l'attendait toujours jusqu'à ce qu'elle disparaisse elle-même avec d'autres, lors du terrible bombardement du vendredi 11 Août 1944. Elle devait, dans ces derniers moments, entendre encore la voix de son fils.

Comme la « guinguette au bord de l'eau » la petite épicerie a elle aussi fermé ses volets. C'était en 1945.

François Kergonou

